



Fiche rédigée par Charlotte Garson, journaliste et critique

# Un jour avec mon père

11<sup>+</sup> 1h33  
VOSTF

Drame | Royaume-Uni, Nigéria | 2026

## Le point de vue

*Un jour avec mon père* a pour particularité la quasi-unité de temps de son action, qui justifie son titre français. C'est en effet dans la chaleur du matin qu'Olaremi (Chibuike Marvellous Egbo), qui a 11 ans, et son cadet Akinola (Godwin Egbo), aperçoivent leur père Folarin (Sopé Dirisu) s'habiller dans sa chambre, alors qu'ils ne l'ont pas entendu rentrer. La journée se déroule ensuite à Lagos (métropole du sud-ouest

du Nigéria), où une soirée au bar précède un retour nocturne. Une journée : ce pourrait être le quotidien habituel de la vie des garçons, or toute la mise en scène affiche la singularité de ce jour précis. Si l'on aperçoit sur une affiche l'année (1993), ce sont surtout les propos échangés (dans le taxi puis par le père et ses collègues) qui évoquent une élection présidentielle décisive.

## Fiche technique

↓  
Réalisation : Akinola Davies JR  
Scénario : Akinola Davies JR, Wale Davies  
Interprétation : Şopé Dirisù, Chibuike Marvellous Egbo, Godwin Egbo  
Photographie : Jermaine Edwards  
Son : CJ Mirra  
Montage : Omar Guzmán Castro  
Musique : Duval Timothy, CJ Mirra  
Production : Element Pictures, Crybaby Films, Fatherland Productions, BBC, BFI  
Distribution : Le Pacte

© Sali Mudawi



Akinola Davies JR

Scénariste et réalisateur britannico-nigérian, Akinola Davies Jr. se fait connaître avec son court métrage *Lizard* qui remporte plusieurs prix en 2020. Il a également participé à de nombreux projets pour des marques comme Gucci, Acne Studios, Kenzo ou Louis Vuitton et a réalisé des clips pour Neneh Cherry, Kae Tempest et Blood Orange avant de signer son premier film, *Un jour avec mon père*.

Le social-démocrate MKO Abiola, que soutiennent Folarin et ses camarades, a remporté les suffrages, mais comme la scène du bar avec télévision le révèle, le président en place annule les résultats de cette seule élection démocratique depuis dix ans. Ce 24 juin 1993 reste mémorable pour les Nigériens car cette journée a inauguré dans le pays une longue période d'instabilité politique.

Pourtant, *Un jour avec mon père* n'épouse pas le point de vue des historiens, mais celui des enfants. Le réalisateur se remémore de manière romancée la présence-absence de leur père : "Il venait d'une classe un peu plus aisée que ce qu'on voit dans le film, confie Akinola, il était militant mais peut-être pas aussi impliqué dans la politique locale... Mais s'il est tant idéalisé, c'est que nous n'avons connu de notre père que les histoires que nous racontaient les gens (...), sa façon de se comporter, son rapport à la politique, au football, aux femmes.<sup>1</sup>" La mise en scène s'aligne sur la perception des enfants, observateurs mais peu informés de la politique et de l'engagement de leur père. Pourquoi l'homme que connaît Folarin et qui vit désormais dans la rue l'appelle-t-il, comme d'autres, Kapo (qui signifie "espoir" en ogu, une langue nigérienne) ? Le titre original du film, *My Father's Shadow*, souligne la part d'ombre de cet homme pour ses fils. Le travail sur la musique, entre basses inquiétantes et notes hautes éthérées, souligne cette connaissance lacunaire. Un plan similaire revient : un camion militaire passe et un puissant échange de regards entre Folarin et un soldat a lieu, souligné par un zoom et un ralenti. C'est lors du contrôle brutal dont il fait l'objet à la fin, à un barrage routier, que les garçons saisiront la raison de ces regards. Ainsi s'achève la boucle du début du voyage, dans le premier taxi, où, dans les pages du journal, il était question du massacre de Bonny Camp, une base militaire nigérienne – un acte de violence dont le militaire dit à son collègue qu'il n'a fait aucun survivant.

Le film joue sur un fort contraste entre les deux espaces principaux : la maison, à Ibadan (ville du sud-ouest nigérien), et la métropole, Lagos, que les frères découvrent. "Ibadan est un lieu paisible, tran-



quille et très vert, remarque le directeur de la photographie du film, Jermaine Edwards. On y trouve beaucoup de forêts, une faune et une flore abondantes. C'était très apaisant. Puis, on est revenu à Lagos où, de nouveau, c'était le chaos, mais dans un sens positif.<sup>2</sup> Au début, le zoom sur un grand arbre devant la maison, les plans sur une carcasse de voiture, des fruits pourris ou encore des fourmis traduisent un calme dont les garçons vont bientôt être extirpés. Juste après leur départ, un panoramique à 360 degrés de leur chambre, qui s'ouvre et se clôt sur le ventilateur, laisse derrière eux ce quotidien cyclique.

Quand il vivait à Lagos<sup>3</sup> étant enfant, Wale Davies, frère d'Akinola et scénariste, se souvient qu'en regardant par la fenêtre, il avait l'impression de voir "de petites scènes de films". C'est ainsi qu'est capturée l'activité incessante de la ville : la foule au marché, la circulation (ils manquent de se faire renverser en traversant), les beignets, le Luna Park en berne dans lequel ils ont le droit d'aller jouer, les femmes qui prient, le football de rue... Le pittoresque de la découverte de la métropole par les garçons, accentué par la juxtaposition de ces plans parfois documentaires et les couleurs vives saisies sur pellicule, laisse place au signe d'un bouillonnement politique (la bousculade à la pompe à essence indique une pénurie, une femme affirme ne pas avoir pu retirer son argent à la banque) qui atteint son apogée lorsque

le taxi du retour place des rameaux sur son pare-brise (signe qu'il fallait alors montrer aux émeutiers pour indiquer que l'on était de leur côté). Cette inquiétude se traduit aussi dans les propos de Folarin sur son frère mort, sur fond de gigantesque épave rouillée, avant l'apparition d'un non moins gigantesque cadavre de baleine échouée.

Le quasi-monologue de Folarin sur la plage est surtout une profession de foi : il naît en quelque sorte à la paternité. Mais ce père idéal existe-t-il ? La fin du film, qui forme une boucle avec son début ("Cher père, je te verrai dans mes rêves"), amène à en douter. Un épilogue fait brutalement surgir les funérailles de Folarin, rompant l'unité de temps. En reliant le début, la fin mais aussi d'autres plans et des bribes de dialogues, on s'aperçoit du caractère fantomatique du personnage. Ses fils, au début, ne l'ont pas vu entrer. Juste avant son apparition dans la chambre, le vent s'est levé : et si l'homme n'était que le souffle du souvenir ? Ce que confirmerait l'étonnement de la tante qui recroise Folarin par hasard, mais aussi la demande du veuf s'adressant à lui à propos de sa défunte épouse comme s'il faisait l'aller-retour chez les morts : "De son vivant, je ne lui ai pas dit combien je l'appréciais... aide-moi à lui dire". La mise en scène permet de ne pas choisir : le père est à la fois mort et bien vivant dans le souvenir de ses fils.

<sup>1</sup> So Film n° 114, publié partiellement en ligne.

<sup>2</sup> Entretien du dossier de presse disponible sur le site du distributeur. <https://le-pacte.com>

<sup>3</sup> Elle comptait plus de 4,5 millions d'habitants au milieu des années 1990.

## Pistes pédagogiques

### Un père en morceaux

Durant ce voyage doublement initiatique (pour les fils et pour le père), Folarin demeure strictement filmé dans le point de vue lacunaire de ses fils. Pourquoi se fait-il appeler Kapo ("espoir") ? Pourquoi la tante des garçons, croisée par hasard, dit-elle qu'elle était "inquiète" à son sujet ? Pourquoi son patron ne paie-t-il pas ses employés ? Pourquoi n'y a-t-il plus assez d'essence à la pompe ? Qui est la jeune femme dont l'aîné entend, au bar, qu'elle a sans doute une liaison avec Folarin ? Pourquoi ce dernier saigne-t-il du nez fréquemment ? En listant toutes les questions qui restent en suspens pour les deux frères, on mènera les élèves à prendre la mesure du caractère subjectif de la mise en scène, à la façon dont le cinéma raconte et montre mais aussi retranscrit : comment le scénario, le cadrage et le montage construisent un point de vue.

### Oiseaux et soldats : points de vue croisés

*Un jour avec mon père* articule la perception des deux garçons, qui découvrent la ville, à celle de leur père, inquiet pour plusieurs raisons. Pour mieux analyser ces regards, on fera allusion aux moments où les enfants lèvent les yeux pour observer une nuée d'oiseaux, et on s'interrogera sur les significations possibles de cette récurrence. On comparera aussi ces ponctuations avec d'autres plans qui reviennent : le zoom sur le regard fixe du militaire ren-



contré plusieurs fois par le père, avant leur confrontation finale au barrage routier. On rappellera ainsi que le montage, au cinéma, s'effectue souvent sur le raccord des regards. D'un côté les oiseaux, contemplés comme des augures, de l'autre le caractère belliqueux du rapport de force en champ-contrechamp.

### Les décors porteurs de mémoire

"Les souvenirs qui te font souffrir quand quelqu'un part sont les mêmes qui te réconforteront plus tard", dit Folarin à ses fils avant de les laisser courir jouer dans le parc d'attractions fermé. On pourra faire avec les élèves le relevé des décors du

film, le porche de la maison, le salon, la chambre du père avec le plan panoramique circulaire juste avant le départ, les extérieurs marquants en ville (marché, parc d'attractions, bureau, plage avec épave, bar...), et la façon dont les paroles du père "légendent" les lieux, en racontant des souvenirs. À partir du parc d'attractions fermé, de l'épave et de la baleine échouée, on pourra évoquer le fil de l'aspect fantomatique du père qui plane sur le voyage.

### Le détail et l'ensemble : de la description à l'initiation

Les plans d'ouverture du film, tout comme ceux, quasi documentaires, tournés à Lagos, seront l'occasion de se demander si la description, au cinéma comme dans les livres, peut faire avancer un récit. À priori, elle représente plutôt une suspension de l'histoire : on s'arrête pour regarder de près, ainsi que le font les inserts (très gros plans) au début du film – des fourmis, une pousse d'herbe dans une fissure, une branche secouée par le vent devant la maison, ou on observe les plans d'ensembles urbains accentuant le caractère densément peuplé de Lagos. Cette attention au cadrage s'articulera à un examen du récit : au début, la visite de la ville est touristique, mais peu à peu, au lieu des monuments, de la nourriture ou des coutumes, ce sont les souvenirs de leur père dont les enfants prennent connaissance. On soulignera ainsi le mouvement du film qui va de la découverte du monde, à celle plus intime d'un père auparavant absent.